

LA FILLE

MICHÈLE GAZIER

LA FILLE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-100437-3

© ÉDITIONS DU SEUIL, FÉVRIER 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Pour Pierre, qui partage aussi ma préhistoire.

*Pour mes filles et ma petite-fille,
pour mon frère et ses filles qui,
comme moi, sont nés de cette histoire.*

« Elle disait souvent : je n'ose,
Et ne disait jamais : je veux. »

Victor Hugo,
« Elle était pâle et pourtant rose »,
in *Les Contemplations*.

Préhistoire

Depuis combien de temps le père a-t-il quitté le foyer lorsque la mère et les enfants partent le rejoindre dans ce village de nulle part où le travail l'appelait, disait-il, alors que tous savaient que le travail n'était qu'un prétexte pour vivre sa vie loin de la marmaille et de cette épouse trop austère qu'il n'aimait plus depuis longtemps ? L'avait-il jamais aimée ?

Leur mariage était le fruit des circonstances : la mère avait un frère, lui, une sœur. Ces deux-là s'aimaient. Mais pour la bienséance chacun sortait accompagné, qui de sa sœur, qui de son frère. Lassés de voir les amoureux, les chaperons s'étaient réfugiés dans les bras l'un de l'autre. Les familles avaient concocté un double mariage, le même jour. Pour faire des économies.

Des enfants étaient nés : un garçon et quatre filles, dont des jumelles.

Lorsque ces dernières étaient tombées malades, il s'était éloigné : il ne supportait pas la maladie. On lui avait proposé la direction d'un chantier dans le Nord, et

il était parti, trop heureux d'échapper aux contraintes familiales.

Les jumelles étaient mortes peu après. Puis la fille cadette avait sombré dans la maladie ; à son tour, elle était morte, laissant pour unique trace de ses sept ans de vie un prénom : Suzanne.

Les jumelles n'avaient pas eu cette chance. Il est vrai qu'elles n'avaient que deux ans lorsqu'elles s'étaient éteintes comme de minuscules flammes. Elles entreraient dans l'histoire familiale sous ce seul intitulé : les jumelles.

Le père et la mère s'étaient-ils écrit durant ces années où ils étaient restés loin l'un de l'autre, elle ajoutant des voiles à son deuil, accumulant les rancœurs, voulant d'une certaine manière lui faire payer cet abandon ? Comment avait-elle vécu ? Avait-elle travaillé pour subvenir aux besoins du foyer désormais réduit à trois personnes : une adulte et deux enfants ?

Il semblerait que le père gagnait bien sa vie et envoyait régulièrement de l'argent. Suffisamment pour que la mère ne soit pas tentée de le rejoindre. Sans doute payait-il ainsi sa liberté. Une manière, en apparence, généreuse de garder la distance.

Un jour, pourtant, elle avait décidé de faire le voyage. D'aller retrouver ce mari fuyard. Les raisons de cette décision – quitter une existence matériellement sans problème pour l'ombre d'une vie commune – demeurent obscures. Elle aurait, dit-on, appris que son époux la trompait avec une jeune femme du Nord dont il avait fait sa compagne. Plus que la tromperie à laquelle elle

s'était accoutumée – il avait toujours eu des maîtresses, ce qui la préservait d'une sexualité pour elle trop brûlante – c'était l'ostentation de la chose qui l'avait arrachée à son quotidien. Elle ne permettrait pas qu'il s'affiche plus longtemps avec une autre. Il pouvait faire ses cochonneries avec qui bon lui semblait, mais en douce, pas au grand jour.

C'est ainsi qu'elle avait pris enfants et bagages, fermé la maison où elle ne reviendrait plus. Elle était arrivée un soir de juillet dans cette ville du Nord où le destin avait conduit son mariage. Il y mourrait trois ans plus tard et, veuve tragique et respectable, flanquée de ses deux aînés et d'une fillette de deux ans, Antonia, fruit du mensonge et de l'éloignement, elle quitterait à jamais ce lieu maudit dont elle s'efforcerait sa vie durant d'effacer le souvenir.

Avant son départ, elle avait fait un feu dans la cheminée et y avait jeté une à une les photos de l'époux défunt et les quelques lettres qu'elle avait gardées de lui. Elle n'avait conservé pour ses archives que l'acte de décès et la lettre de l'ingénieur en chef lui présentant ses condoléances.

Devant Jésus mort sur la croix, elle jurait que de cet homme il ne serait plus question dans son histoire ni dans sa vie. Elle serait veuve et libre pour l'éternité.

Antonia est née un jour de mars 1917, neuf mois après l'arrivée de sa mère dans ce village du Nord dont elle aussi a voulu oublier le nom.

Comment se sont passées les retrouvailles entre l'homme infidèle et son épouse ? Il semble que l'étreinte et le coït aient été la seule réponse aux nombreuses questions de la mère. Sans doute était-il plus facile pour lui de faire taire les interrogations sous le bâillon de la bouche et de calmer les récriminations en assouvissant le désir trop longtemps endormi de cette femme irréprochable, vertueuse, mais encore belle sous ses rondeurs mûrissantes. On peut penser qu'au regard de ses jeunes maîtresses, il l'avait trouvée vieille. À trente-six ans, on n'était plus un bouton de rose.

La mère a accouché à la maison, comme le voulait la coutume dans les familles respectables. Comment était cette maison ? Où était-elle exactement ? Nul ne le saura. Antonia n'a gardé aucun souvenir de ce temps, ni voulu en rechercher le moindre. Son frère et sa sœur de plus

de dix ans ses aînés auraient sans doute pu l'informer si elle en avait manifesté le désir. Ce ne fut jamais le cas. Devant le manque d'intérêt de leur petite sœur, voire son refus de connaître ce qu'avait été leur vie d'alors, les aînés ont à leur tour enfoui les pages de cette histoire : on peut penser qu'elle fut pour eux parfois heureuse. Il semble que la tragédie finale ait tout oblitéré.

De cette époque, tout comme des époques antérieures, il ne reste aucune trace.

Sur la naissance d'Antonia, rien n'a été dit. Sans doute s'est-elle déroulée sans problème particulier. La mère n'abordait jamais de sujets intimes avec ses enfants. Le corps étant une chose sale, le lieu où s'enracine le péché, elle préférait l'oublier en le cachant sous des vêtements sombres, des cols hauts bouclés d'un bijou en or, souvent garni de perles blanches, symboles de pureté. Jusqu'à sa mort, elle porterait sur la nuque un chignon sévère que le temps amenuiserait.

Des deux premières années d'Antonia, on ne sait pas davantage. Le silence qui entoure sa petite enfance est assourdissant. Sa mère n'a jamais dit comme le font les mamans un peu gâteuses à force de tendresse si elle était un bébé précoce, habile à marcher ou à parler. Si elle aimait jouer ou si elle était cette enfant boudeuse et mélancolique, telle qu'on la devine quelque temps plus tard, sur ses premières photos, alors que la mère veuve et les enfants se sont installés dans un pays voisin.

La mère, paraît-il, tenait table d'hôte et accueillait chez elle les cadres et les ouvriers spécialisés de l'entreprise de

construction dont son mari était le responsable. De cette vague information, on peut déduire que la maison où naquit Antonia était vaste, bruyante à l'heure des repas, animée sûrement. Tous ces hommes dont beaucoup étaient sans femmes et sans enfants, comme souvent sur les grands chantiers, devaient passer leurs soirées à boire et à jouer aux cartes. Le faisaient-ils chez les parents d'Antonia ? Cette vision d'un tripot, même sympathique, semble peu compatible avec l'austérité affichée de la mère, avec sa pudeur de bigote.

Les quelques informations concernant cette période lointaine de la vie d'Antonia ne lui sont parvenues que très tard. Elle les a accueillies avec indifférence. Ce n'est qu'après sa mort que les langues se sont enfin déliées. Comme si tous ceux qui détenaient une part de son histoire avaient préféré lui en épargner le récit. Elle absente, ils pouvaient désormais décharger leur âme du poids de ces secrets mesquins qui auraient pu la blesser comme l'avait blessée la découverte tardive – elle avait plus de vingt ans – de son vrai prénom.

Antonia n'avait jamais aimé son prénom. Elle le trouvait vieillot et connoté. Un prénom d'étrangère, espagnole ou italienne, qu'importe, étrangère voilà tout. Elle n'aimait pas davantage le diminutif dont l'affublaient parfois sa mère ou son frère : Tonia. Tonia chérie, Tonia, ceci,

Tonia cela. Pire encore était le « Toinette » que son oncle, le frère de sa mère chez qui, après la mort du père, elle et les enfants s'étaient réfugiés, criait avec son accent patoisan : « ToinettO ! »

Aussi avait-elle décidé de changer de prénom. Quand, comment, où lui est venue cette idée ? Personne ne l'a su. Elle-même ne s'est jamais exprimée sur le sujet. D'aucuns ont pensé que c'était sa manière à elle de s'évader du piège de sa vie. De fuir les mensonges des adultes, de s'inventer une destinée.

Dès son entrée en classe, à l'âge de six ans, le prénom d'Antonia ne figure ni sur ses cahiers ni sur ses livres. Elle est Marthe. Pourquoi Marthe ? Qui était Marthe pour cette petite fille boudeuse ? Encore une question sans réponse. Il semblerait qu'elle ait hésité entre Marthe et Nicette, prénom étrange qu'elle donna à la poupée reçue pour ses cinq ans.

Mais encore fallait-il avoir la complicité d'un adulte pour que l'inscription scolaire sous cette identité fût validée. Sa sœur de onze ans son aînée semble être la seule à avoir pu mentir aux institutrices avec l'aplomb requis. Ce qui tendrait à prouver que l'école publique d'alors, en ce début des années 20, était moins regardante qu'aujourd'hui.

Tous les registres et autres bulletins de notes en témoignent, elle n'a jamais été Antonia au cours de sa scolarité. Elle apparaît toujours sous le prénom de Marthe accolé à son nom de famille.

Vu la sévérité, voire la rigidité, de la mère, on comprend mal que celle-ci ait accepté sans ciller cette entorse à l'ordre établi. Une question demeure : comment Antonia la soumise avait-elle osé braver l'autorité maternelle alors que, sa vie durant, elle avait eu tant de mal à lui résister ? En réalité, ce mensonge identitaire en recouvrait un autre. Marthe l'apprendrait bien des années plus tard, elle ne s'était jamais appelée Antonia. Son père l'avait déclarée sous un autre prénom. Par erreur ? Par provocation ?

La rumeur prétend que, débarrassé de son épouse en couches – la sage-femme l'avait prise en main et ne la quittait plus –, le mari volage avait passé quelques folles nuits ailleurs. Il avait fallu le tirer d'un lit inconnu partagé avec une ou deux filles de petite vertu, et lui intimer l'ordre de rentrer chez lui sans tarder : une enfant lui était née peu avant minuit. Passablement éméché, il avait regardé ce bout de chair brune et hurlante avec l'air ahuri d'un chien découvrant un chat dans sa portée.

Épuisée, son épouse lui avait demandé d'aller la déclarer à la première heure à l'état civil : elle s'appellerait Antonia.

Il avait répété le prénom d'Antonia tout au long du chemin. Il l'avait chanté, crié, hurlé. Mais lorsqu'il avait dû le donner à l'employé pour qu'il le note sur le registre, il avait dit sans hésiter : « Philomène ! » L'homme n'avait fait aucune remarque. Il s'était contenté de l'inscrire. Il avait

tout de même demandé : « Juste Philomène ? » Oui, cela suffisait. Le père avait alors éclaté d'un rire épouvantable. Il avait traversé la petite cité en riant d'un rire de dément, diraient les uns. Un rire de voyou, diraient les autres. Pas un des témoins n'avait trouvé ce rire joyeux.

Il est facile d'imaginer la colère de la mère apprenant la chose. Le petit nom d'une des putains de son mari. Mais elle garderait le secret. Aucun de ses enfants ne devait savoir que le bébé s'appelait ainsi.

La mort du père, le déménagement allaient ensevelir ce prénom sous lequel, qu'elle le veuille ou non, sa fille allait vivre sur les registres. Partant, un troisième prénom, même s'il n'était pas de son choix, éloignait davantage cet horrible « Philomène » légué par un géniteur cynique ou distraît.

Quelques semaines après leur arrivée dans le Sud, la mère qui supportait mal de dépendre d'autrui – en l'occurrence de vivre chez son frère, époux soumis de la sœur de son défunt mari – avait cherché une maison où installer décentement les siens. Elle en avait trouvé une dans le centre de la ville. Une vieille bâtisse tout en hauteur et dont la moitié, selon un découpage vertical, était à vendre. Elle n'avait pas hésité. Dans la foulée, elle s'était rendue au théâtre où elle avait loué une loge au niveau du premier balcon, pour toute la saison. Elle aimait l'art lyrique. Ensuite, dans le même élan, elle était allée à la paroisse voisine pour y rencontrer le curé. Elle voulait trois chaises capitonnées de velours pourpre et trois prie-Dieu marqués à son nom sur plaque de cuivre : « Madame Veuve Bonet » ainsi orthographié. Sa benjamine était trop petite pour avoir son siège. Elle se contenterait d'un coin de prie-Dieu... Enfin, elle avait pris rendez-vous chez le photographe pour fixer la première image de sa nouvelle vie.

La photo existe encore. On y voit une Marthe aux yeux ronds fixant l'objectif d'un regard triste. Elle porte un tablier noir d'écolière un peu trop large pour une fillette de quatre ans, un peu moins si l'on en croit la date qui figure derrière le cliché: 17 octobre 1920. Dans ses cheveux noirs et raides coupés courts, au carré, et séparés par une raie sur le côté gauche, est fixé un gros nœud de ruban noir – du taffetas de soie? –, signe de deuil. Derrière elle trône la mère, chignon sur la nuque, poitrine opulente écrasée par la robe sombre à col montant. Près d'elle, l'œil vaguement insolent ou ailleurs, une jeune fille très brune et un garçon plus jeune sanglé dans un costume gris, la manche ceinte d'un brassard noir. Seule la fille aînée ne ressemble pas à la mère. Le regard de cette dernière ne laisse aucun doute sur sa volonté d'infléchir le cours de leur histoire. Elle est le portrait-type de la maîtresse femme bourgeoise droit sortie du XIX^e siècle.

Marthe a toujours refusé de se souvenir du temps où on l'appelait Antonia. À six ans, elle est une petite fille neuve, vierge de passé. Elle est une élève modèle qui aime passionnément la lecture, la grammaire et déteste les mathématiques, toutes les formes de calcul, auxquelles elle prétend ne rien comprendre. Malgré ce handicap, elle est toujours classée dans les cinq premières. La mère se réjouit de ces résultats brillants, mais elle n'intervient

jamais dans la préparation des devoirs, l'apprentissage des leçons. C'est le frère aîné qui suit la scolarité de la petite. À quatorze ans, après un certificat d'études arraché haut la main, il quittera l'école. La mère veut qu'il apprenne un métier. Elle dit: je veux qu'il ait un métier dans les mains. Comme Marthe, il ne lui résiste jamais. Il se convainc, souvent à voix haute, des vertus de cette femme courageuse qui a tant de mérite à élever seule ses trois enfants. Et la dévotion qu'il porte à sa mère fait sourire les voisins qui habitent l'autre moitié de l'immeuble. Un tel amour leur paraît étonnant, voire suspect, de la part d'un gamin de cet âge.

La fille aînée, différente en tout, ne développe pas la même admiration pour sa génitrice. L'école ne l'intéresse plus depuis longtemps. Elle travaille dans un atelier de couture et dès qu'elle a tourné le coin de la rue, elle passe un trait de crayon noir autour de ses yeux et du rouge carmin sur ses lèvres, comme le veut la mode. Parfois des garçons l'attendent à la sortie du travail. Dont un blondinet qui pourrait bien être son amoureux. Mais chez ces gens-là, une jeune fille décente, à marier, n'a pas d'amoureux, elle n'a que de possibles fiancés rencontrés sous le regard maternel ou, faute de mieux, sous celui d'un frère, même cadet. Marthe, qui connaît ces règles incontournables et sait combien sa sœur apprécie la compagnie des garçons, n'a jamais dit un mot à sa mère à propos des fréquentations de cette dernière. Mais dans le fond, elle pense que sa sœur commet des péchés. Elle prie souvent pour le salut de son âme, même si elle

ne comprend pas tout à fait ce que cela veut dire. Mais elle est sûre que douter du salut de l'âme est déjà un péché. Pour elle, comme le lui serine sa mère, le Dieu de miséricorde est d'abord un dieu sévère. Qui aime bien châtie bien.

La mère est restée longtemps sans travailler. Elle dirige à présent la lingerie de l'hôpital général. Lorsque sa petite dernière est en classe et les deux autres au travail, elle s'ennuie à la maison. Elle broie du noir. Marthe cherche dans le dictionnaire de l'école le sens de cette expression. Elle comprend alors toute la tristesse qui accable sa mère. Elle se promet de ne jamais l'abandonner.

La fille aînée devient de plus en plus turbulente, pense la mère. Elle n'obéit pas, elle ne respecte pas la discipline familiale. La mère ne se confie à personne, mais lorsqu'elle se croit seule, elle ne cesse de maugréer: son aînée est comme le père, une dévergondée. Elle lui ressemble en tout. Longtemps Marthe la silencieuse se souviendra de la colère maternelle un soir de printemps, quand sa sœur a filé en douce par la fenêtre pour rejoindre un de ses soupirants. Marthe a juré à son aînée, dont elle partage la chambre à l'entresol, de garder le secret sur ses fugues. Comme toujours, l'aînée promet de rentrer tôt, sans faire de bruit. Marthe est terrifiée à l'idée que sa mère vienne lui donner le baiser du soir, un rite qui, heureusement, se